

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2015

Premier prix

Luce Fortier-Morisset
Collège des Compagnons

Un cadeau du *La Rochelle*

Le bruit du martèlement frénétique des pas de la mère soignante, sur le carrelage de pierre, m'arracha de l'étreinte que je partageais avec Morphée. Ensommeillée, je balayais du regard la rangée de petits lits qui composaient notre logis. Nous avions, par l'instauration de l'habitat des soignantes dans l'hôpital, été des innovatrices. Nombreuses avaient été les vies qui furent sauvées par notre rapidité à arriver au chevet des malades.

La massive porte de bois qui protégeait l'entrée de notre dortoir claqua dans son battant, laissant entrer la paniquée Jeanne d'Aragon, lointaine cousine de la duchesse qui avait encouragé la création de l'hôpital. Toujours fidèle aux principes des Augustines fondatrices, elle revêtait, avec une fierté non dissimulée, leurs habits traditionnels, avec pour unique différence l'absence du chapelet, qui pendeloquait habituellement à la taille de nos cousines de France.

Hâtivement, nous fûmes toutes conduites dans la chambre principale, où s'étaient de petites couchettes qui n'accueillent généralement qu'un nombre modeste de patients. Aucun de ces grabats n'était disponible, tous réquisitionnés qu'ils étaient par des corps qui, pour la plupart, brûlaient de fièvre. Les gouttes de sueur qui perlaient sur les fronts des victimes m'alertèrent immédiatement. Le nombre impressionnant de malades prouvait que nous avions affaire à une épidémie. L'apprentie de garde, une des Sauvageuses au teint hâlé que les Augustines nous avaient confiées, s'approcha en trotinant vers nous. Les quelques-unes d'entre nous qui ne semblaient pas encore paniquées par la vue des corps étendus le devinrent en voyant le regard pusillanime que nous lança la Sauvageuse. Je reconnus les symptômes du mal qui frappait tous ces hommes, le corps secoué de tremblements, la cage thoracique s'agitant à un rythme beaucoup trop rapide, la fièvre pestilentielle s'abattant sur eux.

Les visages de plusieurs de ces malades m'étaient inconnus. Des nouveaux venus, probablement : j'avais eu vent de l'arrivée d'un navire plein à craquer d'hommes et de femmes désirant tous, les uns plus que les autres, démarrer une nouvelle vie. Après tout, qui oserait s'attaquer à la dangereuse traversée en nef si ce n'était pas pour avoir la chance d'un nouveau départ? La propagation des maladies par bateau était autrefois chose courante, mais la dernière maladie que ces voyageurs des mers nous avaient apportée remontait à l'année 1734. La fièvre maligne qui avait alors frappé faucha la vie de plus de la moitié des infectés et les survivants en gardaient, pour la plupart, des séquelles permanentes. Six ans plus tard, le *La Rochelle* nous envoyait, par le biais de ses passagers et pour la seconde fois dans la décennie, une épidémie mortelle.

Serpentant rapidement parmi les malades, je savais que nous verrions bien vite arriver des barques, des charrettes et d'autres moyens de transport de fortune rapportant les malades, qui avaient sans doute déjà eu le temps de se disperser dans l'une des 37 seigneuries traversées par le chemin du Roy. En descendant le majestueux fleuve Saint-Laurent depuis Montréal, des navires de toutes tailles nous amenaient invariablement les cas les plus graves. « Au meilleur des hôpitaux, les pires maux », comme les gens disaient. Notre hôpital était le meilleur de la Nouvelle-France, certes, mais pour la première fois depuis mon arrivée dans la colonie, je doutais de nos capacités à vaincre cette nouvelle épidémie.

Voir la terreur dans les yeux de mes consœurs me rappela l'angoisse que contenaient ceux de Marie-Josèphe-Angélique, filleule d'un dénommé Alexis Lemoine. J'étais celle qui l'avait trouvée, muchée derrière un monticule de pierres, les pieds ensanglantés, le ventre ballonné par la faim. Ce qui m'avait le plus choqué à l'époque, c'était sa peau, noire comme la nuit, qui était couturée de cicatrices, comme si cette pauvre jeune esclave avait été régulièrement battue. Ses mains étaient couvertes de cloques purulentes et plusieurs parties de son corps semblaient exemptes de peau. Marie-Josèphe-Angélique fut accusée d'avoir incendié une résidence quelque temps après que je l'eus trouvée. Après un procès expéditif, elle fut pendue et sombra dans l'oubli.

Pour ma part, le souvenir de la pauvre femme mise à mort ne m'avait jamais quittée. J'avais toujours eu horreur du feu. C'était une arme que peu comprenaient, mais que plusieurs se

vantaient de contrôler. Il y a treize ans, à l'époque où je n'étais qu'une enfant, le feu avait détruit l'Hôtel-Dieu une première fois. Malgré les supplications de Marie-Josèphe-Angélique, qui m'avait enjoint de garder secret le fait qu'elle avait bel et bien mis le feu à une résidence et à l'Hôtel-Dieu, je l'avais dénoncée. Quelques jours plus tard, on la pendit. J'avais tué, bien que sans le vouloir, une femme, une mère. Depuis, j'en avais sauvé des dizaines, voire des centaines, mais certaines pensées refusent de s'effacer. Aujourd'hui, mon destin est de sauver toutes les vies que Dieu voudra bien me confier.

Sortant de la torpeur dans laquelle mes souvenirs m'avaient plongée, je retroussai, avec une force nouvelle, les manches de ma tenue. J'étais convaincue que Dieu, avec sa bienveillante miséricorde, veillait sur chacune de mes consœurs dévouées et sur chaque malade. J'adressai une rapide prière au Tout-Puissant, puis je m'attelai à la tâche.

Deuxième prix

Renaud Laforest
École secondaire Cardinal-Roy

Triste printemps

Je sens le sang couler de mon corps, j'ouvre les yeux et je vois plusieurs personnes agitées autour moi. Ils crient mais je ne les entends pas, je crie mais aucun son ne sort de ma bouche. C'est comme si un mur de verre me séparait d'eux et qu'ils ne pouvaient pas me voir ni m'entendre. Tout à coup, je me rends compte qu'il y a un trou au centre de ma poitrine d'où s'échappe un flot de sang. Est-ce que je suis mort? Ça expliquerait le fait qu'il y ait un mur entre moi et ces gens. Ça expliquerait aussi pourquoi il fait si froid malgré tout le sang qui coule sur moi. Je n'aurais jamais dû aller manifester ce 1er avril 1918, on était lundi de Pâques. C'est un jour de fête, Jésus est ressuscité! J'aurais dû rester chez moi.

Cela a commencé jeudi le 28 mars, c'est le quatrième printemps de révolte que je vis. Celle-ci a commencé avec l'arrestation d'un gars, Joseph Mercier. Il n'avait pas son certificat d'exemption et les policiers l'ont arrêté. On dit que 2 000 personnes se sont rassemblées pour faire pression sur les policiers qui l'ont relâché quand le père de Mercier est arrivé avec les fameux papiers. Ce n'était pas la première fois que ces policiers-là arrêtaient un gars pour la prime de 10 \$ à cause de la nouvelle loi. La foule a grossi et a pris d'assaut le poste de police. Ensuite l'armée et le maire, Henri-Edgar Lavigne, sont intervenus. Le lendemain, le Vendredi saint, des centaines de rumeurs anti-conscrits couraient les rues de Québec. J'avais même entendu parler que des gens voulaient mettre la vieille ville à sac et incendier les édifices du gouvernement fédéral. Je n'aime pas la violence, mais là le gouvernement n'avait plus aucun bon sens en voulant envoyer plein d'hommes contre leur gré dans une guerre d'Européens. En soirée, mon frère et moi on est allés se mêler aux 8 000 autres manifestants devant l'auditorium, place Montcalm. On a fini par réussir à entrer. La majorité des manifestants ont tout saccagé, il y a même eu un incendie. Quand l'armée est arrivée, j'étais déjà parti, mais j'ai lu dans le journal qu'à 22h20, il y avait 12 000 personnes qui manifestaient sur la place Montcalm. C'est le maire Lavigne qui a réussi à disperser la foule. Le lendemain, l'armée a les pleins pouvoirs pour faire respecter la loi. Malgré cela, le soir, on prend le manège militaire d'assaut. Tous les manifestants injurient les militaires et leur jettent des glaçons. Quand les soldats ont contre-attaqué, mon frère et moi, on s'est éclipsés pour ne pas se faire taper dessus. Le jour de Pâques, j'ai su qu'il y avait eu deux blessés par balle, un gars pis une fille. À partir de ce moment-là, ma vieille ne m'a pas lâché, elle ne voulait plus que je sorte sauf pour aller à la messe et pour acheter du pain. Le soir, il y a eu une grosse émeute. Je n'y suis pas allé, mais mon frère m'a tout raconté. Il m'a dit que Alleyne Tachereau, l'émissaire du ministre de la Justice, est venu prier tout le monde de se disperser, autant les manifestants que les militaires.

Tout ça pour enfin revenir à aujourd'hui, en début de soirée, il y avait des militaires partout et des cavaliers qui dispersaient les rassemblements de gens. J'étais sur un toit avec mon frère pis on jetait de la glace sur les maudits militaires. Après on est descendus pis on a manifesté avec les autres dans notre coin, le quartier St-Roch, jusqu'à l'embranchement des rues Bagot, Saint-Vallier et Saint-Joseph. Là, une quinzaine de soldats ont reçu l'ordre de faire feu. Je me suis retrouvé en tête du peloton et au premier tir, j'ai essayé de reculer mais il y avait trop de monde. Une balle m'a atteint en plein cœur. J'entends déjà ma mère pleurer et crier à mon frère que c'est de sa faute, mais ce n'est pas de sa faute, c'est moi qui ai décidé de venir avec lui. C'est moi qui l'ai convaincu de me laisser l'accompagner. Pis mon pauvre père, j'espère que ça ne l'empêchera pas de travailler, au moins, ça lui fera une bouche de moins à nourrir. J'espère qu'on va me faire une grande messe comme pour quand Tonton Germain est mort. Le curé va dire avec sa voix solennelle, qui me faisait rire quand j'étais petit : « Nous sommes réunis aujourd'hui en l'honneur de George Demeule. George était un garçon plein d'entrain qui aimait plus que tout faire des blagues à tout le monde et qui riait toujours. Il n'avait que 14 ans quand il nous a quitté, mais au moins Dieu est là pour l'accueillir au paradis. »

Troisième prix

Rose-Marie Drouin-Engler
École secondaire Cardinal-Roy

Un mois plus tard, jour pour jour

Très chère Hélène,

La presque totalité du Faubourg St-Jean est réduite en cendres. Environ 1500 sans-abris et plus de 600 maisons complètement détruites résultent de cette véritable calamité. Et tout cela, un mois jour pour jour après la tragédie du Faubourg St-Roch...

28 juin 1845

Un tiraillement comme jamais vous en avez connu lui tordit les entrailles. Une peur se propageait dans ses veines à cent mille à l'heure, l'engourdissant peu à peu. L'effroi fit rapidement place à l'adrénaline. Vite, agir. Un sentiment d'extrême urgence le fit s'activer. D'une main moite, il agrippa ses quelques effets, son chandail de laine qu'il transforma en baluchon, son peigne, son savon en barre, sa brosse à dents, son paquet de tabac, un portrait de sa mère, ses maigres économies, un quignon de pain et son cher couteau. Il regarda son logis comme un enfant qu'on doit abandonner lorsqu'on a plus le sou, avec un immense attristement mêlé à une profonde détresse. La chaleur des flammes ainsi que le piège mortel de la fumée, tel un mouchoir de chloroforme que l'on presse contre votre visage, resserraient de plus en plus leur étau, lui signifiant que c'était plus que l'heure de fuir.

Une dizaine de minutes plus tôt, aux alentours de 23h

Son corps meurtri par l'âge et la fatigue, ainsi que par le labeur de tous les jours était étendu et lové dans son petit lit de bois grinçant. Une brise douce, douce comme seul l'été sait si bien en apporter, lui effleurait tendrement les joues et le bout des orteils. Calme, tout était si calme! Il distinguait vaguement les premières clameurs de la soirée émanant des tavernes situées à l'intérieur des fortifications. En ce samedi soir, les buveurs d'eau-de-vie se feraient nombreux, comme à leur habitude... La pénombre s'était installée, les portes s'étaient verrouillées, les chandelles s'étaient éteintes, les ouvriers s'étaient couchés. Tous avaient pris de singulières habitudes depuis quelques années, les années où la bande de Charles Chambers avait commis des crimes aussi sordides qu'horribles. Il avait bien été arrêté en 1835 suite au cambriolage de la chapelle de la Congrégation, mais comme l'on dit si bien, les habitudes restent!

Un cri d'épouvante se fit entendre, un cri qui le fit se redresser promptement. On y percevait désespoir, frayeur et affolement.

Joséphine Leblanc de la rue St-Olivier, la voisine d'en face, s'époumonait pour faire évacuer le faubourg. Les familles d'ouvriers sortaient difficilement d'un sommeil qui n'avait pas assez duré. Les yeux bouffis pour la plupart, ils se hâtaient à rassembler la maisonnée pour quitter au plus vite. L'atmosphère n'était plus qu'à l'urgence, à la bousculade, au chahut, au désordre, à l'empressement, et à la hâte.

Les flammes orangées du brasier léchaient avec ardeur un ciel couleur d'encre parsemé de quelques gouttes de gouache blanche. Pétilllements, crépitements, étincelles, embrasement, une véritable flambée. Un spectacle si redoutable et désolant, mais terriblement exaltant et fascinant.

En raison de l'absence d'un système d'aqueduc, les habitants du faubourg devaient se porter pompiers volontaires afin d'acheminer l'eau qui servirait à éteindre l'incendie. Bien sûr, les autorités civiles et militaires fournirent d'énormes efforts pour étouffer le feu, mais les ouvriers étaient franchement nécessaires à son affaiblissement. M. Massue, le seul résidant de notre rue dont la maison fut épargnée par le brasier, peinait à fournir son aide aux pauvres individus qui assistaient à l'horrible spectacle de leur demeure disparaissant en fumée. Par chance, le général Hope avait fait installer de nombreux abris de fortune tels que des tentes sur les plaines d'Abraham afin que les sinistrés ne passent la nuit sans abri, exposés au vent glacial qui avait succédé à la douce brise.

Jean-Alphonse, votre cher ami

Post-Scriptum : Chanceux dans notre malchance, les autorités locales ont finalement décidé d'interdire le bois comme matériau de revêtement des maisons et de construire un système d'aqueduc. Cette avancée nous permettra de réduire de façon significative la propagation des futurs incendies. Espérons tout de même qu'il n'y en ait pas autant!

PPS : Certains racontent même que cet enfer satanique était visible jusqu'au port St-François dans le coin du lac St-Pierre, situé à 111 milles de Québec. Quelques passagers du bateau croyaient même que c'était la ville de Trois-Rivières qui s'incendiait. On évalue d'ailleurs que ce serait le tiers de la ville de Québec qui se serait envolé en fumée.

Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française

Ludovic Leclerc
Collège des Compagnons

De misère et d'espoir

Par un inexplicable miracle, nous avons survécu. Après la brillance du soleil des brûlantes journées de la belle saison, nous vécûmes les rigueurs d'un glacial hiver du Nouveau Monde. Cet effroyable évènement nous coupa de notre ancienne existence, celle que nous menions avant de venir sur cet impitoyable territoire. Notre foi, j'en suis convaincu, nous permit de vaincre les contrariétés de la mauvaise saison. Malgré nos mains glacées, nos esprits ont persisté et nous sommes encore ici pour en témoigner. Gloire à Dieu, gloire au Créateur qui nous a épargnés du châtimeut de Mère Nature!

Tout commença lors d'une fraîche journée du mois de mai 1535. Nous reprîmes le cap vers ces terres inhospitalières. C'est sous les ordres de notre monarque que je repartis explorer ces contrées inconnues. La mer était calme, le doux vent nous imprégnait de sa fraîcheur. Tout à coup, nous vîmes la terre, qui nous semblait inhabitée, tout comme la première fois. Au long de notre remontée de cette imposante rivière, l'eau s'adoucissait et de grandes créatures marines firent leur étrange apparition. J'étais émerveillé par la majesté de cette nature sauvage! Quelques jours de plus s'écoulèrent dès lors avant mon arrivée à Stadaconé, où Donnacona, que j'avais connu lors de mon précédent voyage, m'accueillit avec diligence. Notre connaissance remontait à il y a un peu plus d'un an. En aval des échanges et des rencontres, j'avais repris le cours de mon voyage en direction d'Hochelaga. En octobre, je revins à Stadaconé pour y passer l'hiver.

C'est à ce stade que mon incroyable aventure hivernale débuta. Comment décrire cet enfer innommable? Je le juge comme étant une véritable damnation du diable! Dès le mois de novembre, la glace recouvrit ce qui était jadis la cristalline eau du fleuve. Le climat s'aggrava et devint capricieux. Ce fut le début d'un long cauchemar. La surprise était telle que plusieurs de mes compagnons se découragèrent face au froid et à l'absence de ressources. Étonnamment, les Sauvages semblaient s'en tirer beaucoup mieux. C'était incompréhensible : ceux-ci n'étaient vêtus que de rustiques peaux d'animaux en guise de vêtements. Comment pouvaient-ils survivre en défiant ainsi les lois de Dieu? Ne sachant que faire, j'ai prié sans relâche, mais ma piété fut vaine.

Ce que j'ignorais, c'était que le pire était à venir. Nos installations sur les rives de la rivière Sainte-Croix étaient médiocres. Nous avions peu de vivres : notre rationnement comportait un peu de viande, des poissons séchés, du beurre, du pain et de l'eau fraîche qui provenait de la douce rivière. Ce faible apport en aliments nous affectait directement. Les couches successives de glace qui figeaient le grand fleuve bloquaient la porte de sortie pour nos trois navires. Un piège mortel se refermait inexorablement sur nous.

Les jours passèrent et un terrible châtimeut se jeta sur nous. Le mois de décembre fut marqué par l'arrivée d'un compagnon indésirable : la maladie. De façon inexplicable, celle-ci se répandit à une vitesse fulgurante. Elle affecta de nombreux marins, dont mon jeune ami, Philippe de Rougemont. Ce jeune matelot en décéda en à peine quelques jours. Après de nombreuses autopsies sur les défunts, nous découvrîmes que le mal inconnu qui nous affligeait s'attaquait aux organes vitaux, tels que le foie, ainsi qu'aux muscles du corps. Certains en perdaient leurs dents tellement leurs gencives étaient putréfiées. Au final, plus d'une vingtaine de mes hommes en moururent.

Je devais rapidement découvrir un remède pour vaincre cette horrible et cruelle damnation divine. En discutant avec Domagaya, un brave Sauvage, j'appris que notre salut se trouvait dans... un arbre! Une infusion des aiguilles de cet arbre, nommé annedda par les Sauvages, était suffisante. Tel un miracle, cette découverte remit rapidement sur pieds l'ensemble de mes hommes.

Vers la fin janvier 1536, la situation s'était grandement améliorée. Les marins commençaient à reprendre espoir grâce au remède découvert plus tôt. Hélas, le pétrifiant plancher de glace que constituait le grand fleuve rendait impraticable tout mouvement pour encore quelques mois. Nous n'avions pas d'autre choix que d'attendre, jour après jour, impuissants.

Le mois de mai, notre libérateur, arriva enfin. Grâce au temps plus clément, la glace avait fondu sous l'action rayonnante du soleil. Accompagnés de quelques Sauvages, que nous avions convaincus de venir en France avec nous, nous pûmes quitter le Nouveau Monde. Faut d'équipage suffisant, nous dûmes abandonner la Petite Hermine. Nous laissâmes derrière nous le froid glacial et la beauté de ces terres pour Saint-Malo, sur la côte ouest française. J'étais convaincu que des jours favorables nous attendaient.

Notre retour au royaume marqua la fin de cette aventure à la fois magnifique et effroyable. Je désirerais, une dernière fois dans ma vie, retourner sur ces hostiles terres aux mille trésors, mais la vie de navigateur est un long périple imprévisible. J'ignore si je pourrai repartir un jour vers des terres inconnues, mais je garderai toujours la certitude que c'est le goût de l'aventure qui nous ouvrira les portes de la découverte.

Jacques Cartier
Navigateur et cartographe
Nouveau Monde, 1er août 1536